

Écologie intégrale, écologie politique, christianisme

Remarques historiennes

Florian Michel

DANS **COMMUNIO** 2020/6 (N° 272), PAGES 13 À 29
ÉDITIONS **ASSOCIATION COMMUNIO**

ISSN 0338-781X

DOI 10.3917/commun.272.0013

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-communio-2020-6-page-13.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Association Communio.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Écologie intégrale, écologie politique, christianisme – *Remarques historiennes*



Florian
Michel

« Les primevères et les paysages ont un défaut grave : ils sont gratuits.
L'amour de la nature ne fournit de travail à nulle usine.
On décida d'abolir l'amour de la nature¹. »

Surgie sous la plume de quelques jeunes auteurs et enracinée dans une ample tradition scripturaire et spirituelle, l'écologie dite intégrale a été lancée au grand jour sous le patronage de saint François d'Assise par le Pape François, en mai 2015, dans l'encyclique *Laudato si'*. Les enthousiasmes, autant que les tensions et débats, ont été vifs et posent une série de questions relatives à cette nouvelle appellation. Une approche historique est-elle susceptible d'apporter un peu de lumière ?

L'histoire de la formule « écologie intégrale » n'a pas été écrite². L'alliance des termes, en français, naît en 2007, sous la plume de Falk van Gaver, dans la revue *L'Homme nouveau*³. Cet auteur, alors jeune diplômé de sciences-po et militant chrétien, est engagé à l'Observatoire socio-politique du diocèse de Fréjus-Toulon mis en place par Mgr Dominique Rey. Dans des entretiens et articles, il est le premier, en français, à parler d' « écologie intégrale », c'est-à-dire « authentique », à la fois « humaine » et « environnementale ». En 2011, il publie un volume intitulé *L'écologie selon Jésus-Christ*⁴. Dans un entretien publié dans la revue en ligne « Aleteia », en septembre 2017, il révèle avoir « perdu la foi⁵ ». Quelques mois plus tôt, il s'interrogeait dans la revue *Krisis* sur « la religion de la nature » et, renonçant au christianisme, décrivait le terme (provisoire sans doute) de sa quête personnelle :

1 Aldous HUXLEY, *Brave New World*, 1932, traduction de Jules Castier, *Le Meilleur des Mondes* – la formule citée se trouve au début du chapitre 2.

2 Pour un tableau de l'arrière-plan, voir bibliographie en fin d'article.

3 Falk VAN GAVER, « Pour une écologie intégrale », *L'homme nouveau*, 2007. Le texte est accessible : <http://tiny.cc/fvgaver> (août 2020).

4 Falk VAN GAVER, *L'écologie selon Jésus-Christ*, Paris, Éditions de l'Homme nouveau, 2011, 168 p, avec une préface de Jean Bastaire.

5 <http://tiny.cc/aleteia-fvg> (août 2020) :

« Effectivement, j'ai perdu la foi, mais cela ne change rien aux vérités de vie que peut proposer le christianisme pour les croyants et les autres, et n'abroge pas la validité et la pertinence des observations que j'ai développées depuis une douzaine d'années dans mes écrits chrétiens – sur l'écologie intégrale ou encore l'anarchisme chrétien. Si mon dernier livre chrétien, en quelque sorte est sous-titré *L'économie selon Jésus-Christ*, c'est qu'il est comme la suite et fin de mon livre *L'écologie selon Jésus-Christ* (et des précédents). S'il clôt pour moi un cycle, il ouvre aussi des pistes ! »

Je suis allé vers le « Tout au-delà de tout toi » plutôt que vers le « Toi l'au-delà de tout » que tutoie saint Grégoire de Nazianze (329-390) en le personnifiant, c'est-à-dire en le divinisant et en l'humanisant d'un même mouvement. Le monde crève de divino-humanisme, de théoanthropocentrisme qui sont des formes divinisées d'humanisme et d'anthropocentrisme, d'égoïsme humain, de spécisme. Ce qu'il nous faut, c'est une pensée élargie, une pensée profonde, une pensée holique, une pensée du dehors – une pensée de l'inhumanisme et même de l'anti-humanisme au sens du poète américain Robinson Jeffers (1887-1962). Penser comme une montagne, penser comme une planète, penser comme l'univers. Penser comme tout. Penser comme le Tout⁶.

Falk van Gaver admet en tous cas la paternité de la formule « écologie intégrale », que personne – à vrai dire – ne lui conteste :

Comme toute chose, la doctrine de l'Église est changeante, et plus précisément évolutive : en témoigne « l'écologie intégrale », terme que je crois avoir été le premier (en tout cas en langue française) à employer publiquement en chrétien, et en tant que chrétien, dans mes articles et conférences, il y a dix ans et davantage, et qui est devenu doctrine officielle de l'Église. Je ne prétends bien sûr pas avoir influencé le Pape, ni directement ni indirectement, mais cela montre que l'idée était dans l'air du temps et que l'Église n'est pas étrangère au temps qu'il fait – heureusement en notre temps de dérèglement climatique' !

En 2007, le contexte immédiat de la création de l' « écologie intégrale » était un discours de Benoît XVI, pour la Journée de la Paix du 1^{er} janvier 2007. Benoît XVI évoquait alors le lien intrinsèque entre la paix, « l'écologie sociale », « l'écologie humaine », « l'écologie de la nature », dans la perspective d'un « humanisme intégral⁸ » :

En plus de l'écologie de la nature, écrivait ainsi le pape, il y a donc une « écologie » que nous pourrions appeler « humaine », qui requiert parfois une « écologie sociale ». Et cela implique pour l'humanité, si la paix lui tient à cœur, d'avoir toujours plus présents à l'esprit les liens qui existent entre l'écologie naturelle, à savoir le respect de la nature, et l'écologie humaine⁹.

6 Falk VAN GAVER, « Une religion de la nature ? », *Krisis*, n°47, juin 2017 ; Falk VAN GAVER, « La tentation païenne, ces écrivains catholiques que le polythéisme attire », *Éléments*, n°167, septembre 2017.
7 <http://tiny.cc/aleteia-fvg> (août 2020). Lire également, Falk VAN GAVER, « Qu'est-ce que l'écologie intégrale ? », *L'inactuelle. Revue d'un monde qui vient*, 25 novembre

2019. URL : <http://tiny.cc/linactuelle-fvg> (consulté en août 2020).

8 L'emploi fréquent de l'adjectif « intégral » vient de Maritain depuis 1936 avec *Humanisme intégral*, mais en fait cette dernière expression est de Gilson, dans *Saint Thomas moraliste* (1925), lequel ne la définit pas. (NDLR).

9 <http://tiny.cc/bxvi-paix>

Pour Benoît XVI, à la suite de Paul VI et Jean-Paul II, il s'agissait alors de raffermir les bases d'un « humanisme intégral » – la formule est employée à trois reprises dans le message du 1^{er} janvier 2007. « Une écologie intégrale, commente alors Falk van Gaver déplaçant l'adjectif, c'est une écologie complète, une écologie à la fois humaine et naturelle, temporelle et spirituelle¹⁰ ». Le déplacement de l'adjectivation, simple en apparence, est cependant majeur. Falk van Gaver en explique ainsi l'origine :

Il s'agissait plus largement de trouver un terme plus précis que le terme trop vague d'écologie chrétienne dans laquelle je m'inscrivais à la suite de Jean Bastaire [...] et de dépasser l'écologie humaine et l'humanisme intégral, trop anthropocentriques justement, en les intégrant dans une vision plus large de la théologie de la Création et de la morale (ou de l'ontologie ou la métaphysique et de l'éthique en termes plus philosophiques¹¹).

En 2014, est publié un manifeste pour l'écologie intégrale par les futurs fondateurs de la revue *Limite*, dont le sous-titre et le contenu de tous les numéros portent bien l'ambition de l'écologie intégrale sur un mode disruptif¹². La revue est portée dans un premier temps par le directeur des éditions du Cerf, Jean-François Colosimo qui, le soir du lancement public en 2015, à la Maison des États-Unis de la Cité Internationale (Paris, 14^e), n'hésita pas à comparer *Limite* avec la revue *La vie intellectuelle*, publiée au Cerf en 1929 par le P. Bernadot et Jacques Maritain, pour contrer les influences maurassiennes d'alors¹³. Le manifeste de la revue commence en ces termes : « La revue promeut une écologie intégrale qui se fonde sur le sens des équilibres et le respect des limites propres à chaque chose. L'écologie, parce qu'elle est une science des interactions et des conditions d'existence, ne saurait choisir l'humain contre la nature ou la nature contre l'humain¹⁴. »

Florian
Michel

La formule est reprise – on le sait bien – dans l'encyclique *Laudato si'* au printemps 2015. « Je crois que saint François est l'exemple par excel-

10 Falk VAN GAVER, « Pour une écologie intégrale », *L'homme nouveau*, 2007 (voir note 3).

11 Courriel à l'auteur, 8 août 2020. Dans ce message, Falk van Gaver se situe dans le prolongement de la figure de Jean Bastaire : « J'avais lu ses ouvrages sur la question, nous nous sommes longuement rencontrés lors d'un colloque du Collège Supérieur à Lyon en 2005 suite à la parution de mon premier livre *Le Politique et le Sacré* dont la trame était l'écologie chrétienne ou christique et la théologie de la Création, nous avons entretenu une correspondance jusqu'à sa mort. »

12 Gaultier BÈS, Marianne DURANO, Axel NORGAARD ROKVAM, *Nos limites. Pour une écologie intégrale*, Le Centurion, juin 2014. Le premier numéro de *Limite. Revue de l'écologie intégrale* date de septembre 2015.

13 Il manque à ce jour une étude non-partisane de la genèse et de la réception de la revue *Limite* depuis 2015, souvent prise à partie dans les médias. Par exemple, voir Jean-Louis SCHLEGEL, « Les limites de *Limite* », *Esprit*, 2018/1-2, pp. 207-212. Sur les propos tenus par J.-F. Colosimo, souvenirs personnels.

14 <https://revuelimite.fr/notre-manifeste> (août 2020).

lence de la protection de ce qui est faible et d'une écologie intégrale, vécue avec joie et authenticité.» (LS, 10). À partir de là, nul n'ignore plus désormais la force et la justesse de l'analyse pontificale dont certaines observations sont devenues des évidences pour presque tous :

Il n'y a pas deux crises séparées, l'une environnementale et l'autre sociale, mais une seule et complexe crise socio-environnementale. Les possibilités de solution requièrent une approche intégrale pour combattre la pauvreté, pour rendre la dignité aux exclus et simultanément pour préserver la nature (LS, 139).

On ne mesure pas encore, cependant, tous les contours de la bataille herméneutique suscitée par la notion d'écologie intégrale qui a engendré – euphémisme – des lectures contrastées¹⁵. Tensions, conflits générationnels, rivalités, re-jeu de vieilles fractures propres au catholicisme français, réappropriations opportunistes sur le plan politique : rien n'est épargné au thème que l'on aurait pu espérer plus consensuel. Fatalement, on le sait bien, le spirituel accouche dans le temporel. « L'écologie intégrale n'est pas ce que vous croyez¹⁶ », expliquent les auteurs d'une tribune parue le 24 juillet 2018, dans le journal *Le Monde*. Un « collectif d'intellectuels proches des milieux chrétiens » entendait ainsi « clarifier » la notion d'écologie intégrale, en la distinguant d'une écologie, en quelque sorte, vue par les « intégristes ». « Un courant bruyant qui existe bel et bien voudrait confondre “intégral” et “intégriste”. » Le mot fâcheux est lâché, dans un duo verbal – il faut bien le dire – facile et éculé en histoire du catholicisme. Qu'est-ce à dire que cette « *reductio ad Lefebvrum* » ? Que certains tenants de « l'écologie intégrale » seraient les « Mgr Lefebvre » des « conciliaires » de l'écologie ? Que la jeune génération « écolo-catho » serait « ultra-réac » par rapport à la génération antérieure ? La pertinence de la formule n'est pas démontrée. L'usage du terme révèle avant tout, et uniquement sans doute, les tensions internes au champ catholique. Quoi qu'il en soit, les signataires de la tribune entendaient garantir leur filiation *franciscaine* :

À l'occasion de l'anniversaire des trois ans de la publication de la première encyclique écologique de l'histoire, *Laudato si'*, il est utile de revenir sur ce que le pape François entend par « écologie intégrale ». Ce besoin de clarification s'est d'autant plus imposé à nous qu'en

15 C'est là un champ de recherche et de réflexion qui n'est pas encore cartographié. Il existe tout de même des points de repère. Voir par exemple Ludovic BERTINA, « La « conversion » écologiste de l'Église catholique en France : sociologie politique de l'appropriation du référent écologiste par une institution religieuse »,

La Pensée écologique, 2019/1, n°3.

16 Tribune « L'écologie intégrale n'est pas ce que vous croyez », *Le Monde*, 24 juillet 2018. La tribune collective est signée par Pierre-Louis Choquet, Arnaud Du Crest, Gaël Giraud, Laura Morosini, Marcel Remon, Cécile Renouard, Jean-Luc Souveton.

France, il arrive que l'écologie intégrale fasse l'objet d'une interprétation équivoque, bien éloignée de l'élan que *Laudato si'* suscite dans le monde entier et de ce que nous expérimentons autour de nous, dans nos engagements de praticiens, essayistes, économistes, théologiens chrétiens.

En des termes vifs, le collectif entendait dénoncer une lecture droitière de l'encyclique. L'écologie intégrale ne doit pas, selon eux, devenir le « bastion d'un néo-conservatisme » en « déshérence idéologique » ; elle n'implique pas le « nationalisme » ; elle ne se « réduit pas à la bioéthique », et ce serait un « contre-sens même » de l'y réduire ; l'écologie intégrale, c'est entendre simultanément « le cri de la terre et celui des pauvres ». Ce serait l'alliance en quelque sorte, et seulement, de Notre Dame des Landes et du CCFD-Terre solidaire dont, rappellent les auteurs, un ancien aumônier a été promu secrétaire du nouveau dicastère au « développement humain intégral ». Si l'on en croit la tribune, l'écologie intégrale, qui n'est pas un conservatisme, « n'est pas un programme politique ».

Pour l'infortune des signataires, six mois plus tard, en janvier 2019, Delphine Batho, ancienne députée socialiste, ancienne ministre de l'environnement et nouvelle présidente de *Génération Écologie*, publie un volume intitulé *Écologie intégrale. Le manifeste*¹⁷, avec une préface du philosophe militant Dominique Bourg (1953-), professeur à l'Université de Lausanne et directeur de la revue en ligne *La pensée écologique*¹⁸. Dominique Bourg a lui-même signé de nombreux ouvrages sur l'écologie¹⁹ et, auparavant dans les années 1980, en théologie, avec une thèse notamment sur la transcendance de Dieu et sa « nomination paradoxale » à partir de Heidegger et Hegel²⁰. Dans la perspective des élections européennes de mai 2019, où le parti obtient 1,82 % des voix, il s'agissait alors de présenter un « projet politique radical » pour prendre acte, une nouvelle fois, de « l'obsolescence des partis traditionnels » et proposer « l'écologie intégrale » comme « nouveau fondement » du politique. Pensée comme indépendante de *Laudato si'*, tout en reprenant la formule fondatrice en semblant l'ignorer, cette écologie intégrale politique entend être résolument démocratique, républicaine, laïque, pluraliste et attachée, comme il se doit en l'occurrence, au droit à l'avortement, dans une perspective néo-malthusienne, et à la PMA-GPA, au nom de la « liberté » de l'individu, de l'égalité des droits et de

Florian
Michel

17 Delphine BATHO *Écologie intégrale. Le manifeste*, préfacé par Dominique Bourg, Paris, Éditions du Rocher, 2019. Voir : <https://generationecologie.fr> (août 2020) : « L'écologie intégrale démocratique est le projet politique de

ceux qui veulent lever une nouvelle espérance. »

18 <http://lapenseeecologique.com>

19 Voir bibliographie à la fin de cet article.

20 Voir bibliographie à la fin de cet article.

la question féminine. L'écologie intégrale « est totalement laïque, car la laïcité est la condition de toute spiritualité ou écologie intérieure libre » (Batho, 2019, p. 95).

Il serait nécessaire de préciser en détail la trajectoire proprement religieuse de Dominique Bourg qui est marqué de toute évidence par le catholicisme. « À titre personnel désormais, écrit-il, j'ai une éducation et un enracinement catholiques, et j'ai même publié au début dans des collections théologiques après des études de théologie²¹. » Dominique Bourg a en effet soutenu, en 1981, à 28 ans, une thèse en théologie à l'université de Strasbourg; il a publié ses premiers volumes aux éditions du Cerf; il est proche dans les années 1980 de la revue *Esprit*, et notamment de Jean-Louis Schlegel et d'Olivier Mongin; il est proche également d'Antoine Lion (1940-2012), dominicain de la province de Lyon, secrétaire du Centre Thomas More, façonné dans l'ère post-68 par les sciences humaines²², et fondateur de « Chrétiens et Sida », avec lequel Dominique Bourg publie des *Variations johanniques* en 1989 (Cerf). Il faut noter, selon les termes de D. Bourg, un « glissement naturel et progressif²³ » dans ses objets de recherche au début des années 1990. En 1993, c'est la publication de son premier volume écologique, intitulé *La nature en politique ou L'enjeu philosophique de l'écologie*, publié à L'Harmattan. En 1995, c'est la soutenance d'une thèse, en philosophie cette fois, à l'EHESS, sous la direction de Marcel Gauchet, sur « Nature et technique », à partir des œuvres de Jacques Ellul et Martin Heidegger notamment. Ces travaux doctoraux donnent lieu à une série de publications entre 1996 et 1997²⁴. Les questions spirituelles continuent de se poser avec acuité, mais en des perspectives renouvelées, comme en témoigne la publication en 2018, chez Desclée de Brouwer, de son essai *Une nouvelle terre. Pour une autre relation au monde*.

En juin 2019, Dominique Bourg refuse de participer à l'université d'été du « collectif citoyen pour une écologie intégrale²⁵ », prévue au mois d'août 2019, de peur d'être assimilé à certains courants réactionnaires²⁶. Pour lui, l'écologie intégrale est avant tout un « synonyme de durabilité forte », dans une perspective très économique: « l'écono-

21 Courriel à l'auteur, 13 août 2020.

22 Sur le Centre Thomas More, lire Tangi CAVALIN, « Le Centre Thomas More: genèse et enjeux », *Archives de sciences sociales des religions*, 2017/4 (n° 180), pp. 19-34.

23 Courriel à l'auteur, 15 août 2020.

24 Dominique BOURG, *L'homme artificiel: le sens de la technique*, Paris, Gallimard, 1996; *Nature et technique: essai sur l'idée de progrès*, Paris, Hatier, 1997.

25 Sur ce collectif, voir <https://ecologie-integrale.fr> (août 2020).

Comme un marqueur, les organisateurs de cette université d'été entendent reliés les trois pôles: « Quels sont les enjeux actuels de "l'écologie intégrale", dans les domaines reliés de la protection de l'environnement, la lutte contre les inégalités et pour l'inclusion de tous, la bioéthique? »

26 Marine LAMOUREUX, « L'écologie intégrale: un concept disputé », *La Croix*, 8 juin 2019.

mie est dans la société, laquelle est intégrée au sein du système Terre. Chaque système imposant ses contraintes au sous-système qu'il intègre ou comprend²⁷.» Dans un entretien au journal *Le Temps* de Lausanne, Dominique Bourg refuse explicitement d'associer son écologie intégrale à l'écologie humaine : « Avant le pape François, Jean Paul II et Benoît XVI mettaient en avant « l'écologie humaine » qui va du refus de l'avortement au refus de la PMA, etc. L'expression « écologie intégrale » du pape François dans *Laudato si'* se veut plus large avec une focale sur le fait que les aspects sociaux et écologiques se recouvrent, mais il intègre aussi l'écologie humaine. Ce n'est pas notre cas²⁸. » Pour D. Bourg, qui n'élabore pas sur le plan réflexif son refus sinon en avançant, ce que l'on concède très volontiers, que la question de la technique ne se pose pas dans les mêmes termes pour l'environnemental et l'humain, la définition est ainsi restrictive : « L'écologie intégrale passe par les aspects sociaux et écologiques, qui deviennent le centre de la société. C'est la première chose. La deuxième, c'est qu'on doit absolument, dans la compréhension des aspects sociaux, tenir compte des coûts écologiques²⁹. » Quand, au fil de l'entretien paru dans *Le Temps*, la journaliste lui demande : « Pour revenir au terme d'écologie intégrale : il fait polémique car il peut sembler fort, certains lui ont même trouvé une résonance intégriste... », Dominique Bourg répond :

Quand nous avons rendu le manuscrit [du volume sur l'écologie intégrale de 2017], il n'y avait pas cette expression. Et puis, avec l'éditeur, qui est un ami, on s'est dit que titrer « société permacirculaire » ne serait pas très vendeur. C'est lui qui a proposé « écologie intégrale », mais je ne m'attendais pas à ce que des gens discernent dans ce livre un complot papiste !

Florian
Michel

Avec Dominique Bourg, on a bel et bien perdu en route l'humanisme *intégral* et la perspective *intégrée* de Jean-Paul II, Benoît XVI et de François. Il s'agit en conséquence d'une écologie dite « intégrale », mais amputée, dans les faits, de ses perspectives et finalités proprement humaines. Le plus frappant, pour le simple lecteur, est l'espèce de point aveugle : aucun argument n'est avancé pour expliquer cette amputation, sinon que la question de la technique se pose en des termes différents pour les écosystèmes et pour l'homme. La question, qui ne se réduit pas aux enjeux PMA-GPA et englobe tous les enjeux bioéthiques, ne semble en fait même pas se poser.

La première conclusion que l'on semble pouvoir tirer est que l'écologie intégrale est une notion équivoque, surgie, en France, dans les tensions

27 Voir Dominique BOURG, Christian ARNSPERGER, *Écologie intégrale. Pour une société permacirculaire*, Paris, PUF, 2017.

28 Dominique BOURG, entretien dans *Le Temps*, Lausanne, 19 septembre 2019. <http://tiny.cc/9lmites>
29 *Ibidem*.

propres du catholicisme français. En quelques mois, trois sensibilités politico-religieuses, toutes attachées à l'écologie intégrale et toutes liées, de près ou de loin, à la matrice catholique, ont ainsi étalé leurs divergences et fragilités. Un courant, dit « néo-conservateur », sensible aux enjeux bioéthiques, dans une perspective magistérielle et dans une ligne « Benoît XVI-François », s'opposerait à une position type « catholique de gauche », sociale et environnementale, qui se réclame de *Laudato si'* et qui s'exprime dans *Le Monde*, tout en cédant beaucoup sur le terrain, sans trop le reconnaître, à une écologie politique « laïque », marginale dans les urnes en 2019, mais forte sur le plan intellectuel et médiatique, qui entend ne rien devoir à l'encyclique de François et dont le théoricien a pourtant fait son départ, dans la vie intellectuelle, comme théologien catholique. Le politologue appréciera sans doute la construction classique de la double rupture et des simplifications subséquentes. On retrouve là en effet les *usual suspects* de la vie politique et de la sociologie religieuse française. À l'échelle nationale, c'est le binôme « catholicisme » / « laïcité » ; et au sein du catholicisme, c'est le couple antagoniste « catholicisme conservateur » / « catholicisme de gauche », et en un résumé lapidaire, « Alliance Vita » / « CCFD ». Pour l'histoire des idées, la trame du débat autour de l'écologie intégrale offre à l'analyse un cas d'école : l'écologie intégrale, qui vise à unir l'écologie environnementale et l'écologie humaine, est née dans les rangs d'un catholicisme à la fois identifiable et fragile (2007) ; elle gagne en profondeur, en extension et en médiatisation par une série de revues et de manifestes et par la publication d'une encyclique (2014-2018) ; elle se fragmente (2018-2019) et perd en clarté et en cohérence du fait de sa sécularisation et de son appropriation par le camp d'en face, pour ainsi dire, qui voudrait en maquiller les origines et en redéfinir les contours.

Thème

Le relecteur de *Laudato Si'* rappellera cependant deux évidences. Les catholiques n'ont pas le monopole du vocable de l'écologie intégrale : comme le Pape le rappelle au commencement de son encyclique, l'écologie intégrale est l'affaire de tous, c'est une écologie pour tous, puisqu'il s'agit de notre « maison commune », avec tout ce que cela implique en termes d'acceptation du pluralisme spirituel. *Par ailleurs, naturellement*, l'encyclique ne se laisse pas enfermer dans les débats politiques français de notre aujourd'hui. L'herméneutique « de droite » bute naturellement sur maintes positions du Pape François. Ainsi, par exemple : « Le manque de réactions face à ces drames de nos frères et sœurs [les migrants] est un signe de la perte de ce sens de responsabilité à l'égard de nos semblables, sur lequel se fonde toute société civile » (*LS*, 25). L'herméneutique « de gauche » rencontre également de sérieux obstacles, puisque les enjeux bioéthiques ne sont certes pas secondaires : « Puisque tout est lié, la défense de la nature n'est pas compatible non plus avec la justification de l'avortement » (*LS*, 120). Le

« pauvre » et « l'embryon humain » ne sont pas dissociables (LS, 117). On mesure donc au passage combien, au-delà des clameurs, *Laudato si'* est embarrassante pour quelques sensibilités de gauche. La question posée est donc celle, très classique, de la cohérence et de l'échelle de la mise en place politique, et celle du « curseur ». Jusqu'où accepter la technique appliquée à l'humain ? Comment peut-on à la fois vouloir sauver la nature et promouvoir l'eugénisme ? Comment à la fois lutter contre les plants transgéniques et défendre la légalisation de la PMA-GPA pour toutes et tous ? Comment à la fois défendre les droits de l'embryon et ne pas se soucier de mon frère migrant ? Comment la même personne peut-elle à la fois manger son menu *vegan* sans gluten, refuser (jusqu'où ?) de prendre des antibiotiques et prendre sa ration d'hormones quotidiennes ? Jusqu'où un militant de l'écologie intégrale doit-il envisager d'accepter un traitement anticancéreux ? Ce ne sont là que les questions, et parfois disjonctions, les plus grossières et les plus observables. Aucune n'est facile à résoudre.

Les positions paradoxales ainsi constituées semblent le plus souvent des positions héritées de longue date. Les racines du malentendu pourraient tenir à des questions philosophiques mal-résolues et à l'histoire de la sensibilité écologique telle qu'on la reconstruit. De la Californie au Larzac jusqu'à Notre-Dame des Landes, l'écologie politique est née dans les militances de gauche, dans un horizon autogestionnaire, libertaire, « laïque » au sens adouci des années 1960, et parfois, sur le plan théorique du moins, anticlérical. Sur le terrain, nombreux cependant sont les chrétiens engagés. L'historien Frank Georgi rappelle ainsi avec pertinence qu'à l'été 1973 ce sont des « ouvriers chrétiens » qui prennent la défense autogestionnaire de l'usine Lip à Besançon. Ce sont encore des « paysans chrétiens », qui sur le Larzac défendent leurs terres et reçoivent le soutien de leur évêque, de leurs curés, de l'Action catholique – « Chrétiens dans le monde rural » –, ainsi que celui des réseaux politiques et syndicaux de la seconde gauche (CFDT, PSU). « Très vite, à la défense de la terre, se mêle le pacifisme, prôné par l'abbé Jean Toulat et les Communautés de l'Arche de Lanza del Vasto³⁰ ». De l'abbé Jean Toulat (1915-1994), il faudrait relire quelques titres de sa longue bibliographie militante : *Les grévistes de la guerre*, en 1971 ; *Le Larzac et la paix*, 1972 ; *L'avortement, crime ou libération*, 1973 ; *La bombe ou la vie*, 1969 ; *Objectif Mururoa*, 1974 ; *La peine de mort en question*, 1977 ; *L'Euthanasie en question. Faut-il tuer par amour ?*, 1983... Pacifisme, objection de conscience, refus du nucléaire, défense de la propriété paysanne, dénonciation de l'avortement, de la peine de mort et de l'euthanasie, plaidoyer pour la foi, la justice et l'espérance dans la

Florian
Michel

30 Frank GEORGI, « L'autogestion : une utopie chrétienne ? », dans Denis Pelletier, Jean-Louis Schlegel, *À la gauche du*

Christ. Les chrétiens de gauche en France de 1945 à nos jours, Paris, Seuil, 2012, pp. 461-462.

lignée du Général Jacques Pâris de Bollardière, Raoul Follereau, Sœur Emmanuelle, Jean-Marie Lustiger... Avec une capacité d'anticipation assez remarquable, et avec une cohérence interne très forte, on est là clairement dans une perspective *intégrant* tous les aspects de la vie de la personne, l'économique, le spirituel, le bioéthique : ni la bombe, ni l'avortement, ni l'euthanasie, ni la peine de mort.

De Lanza Del Vasto (1901-1981), on trouve une description saisissante dans le carnet personnel du peintre Jean Hugo qui le rencontre en juin 1958. En compagnie de Gustave Thibon, le peintre visite alors la communauté fondée en Ardèche par le disciple chrétien de Gandhi. On y marche pieds nus ; il n'y a pas d'électricité ; on s'éclaire à la bougie ; on travaille la menuiserie ; on prie dans une chapelle couverte de tapis orientaux ; quand on ne jeûne pas, on boit le jus de raisin local ; on mange du pain noir ; il n'y a pas de viande. « Tous barbus, tous pieds nus et portant au cou la croix de bois noir », résume Jean Hugo³¹, dont la sensibilité écologique est observable dès le lendemain de la Seconde Guerre. En 1947, il abominait ainsi, dans sa peinture et son journal, les « ordures de l'âge industriel³² ». Figure chrétienne, pacifique et écologique par excellence, proche de l'abbé Jean Toulat, Lanza del Vasto est naturellement très engagé du côté du Larzac au seuil des années 1970.

Thème

Malgré ces précédents, dans le lien noué entre l'écologie et la religion, tous les analystes s'accordent cependant pour souligner l'importance fondamentale de Lynn T. White (1907-1987). Lu, commenté, constamment réédité, traduit : il est tenu pour le pionnier, tout à la fois félicité pour sa prise de parole et critiqué pour ses outrances. Le 26 décembre 1966, alors que la guerre du Viet Nam fait rage, que le Président Lyndon B. Johnson peine à apaiser la société états-unienne au temps de la lutte pour les droits civiques et que les mouvements de contestation parmi la jeunesse sont déjà très construits, Lynn T. White, professeur d'histoire médiévale à l'Université de Californie, spécialiste reconnu et contesté de l'histoire des sciences, donne devant les membres de l'*American Association for the Advancement of Science* une conférence intitulée : « Les racines historiques de notre crise écologique ». Le texte de la conférence est publié en mars 1967 dans la prestigieuse revue *Science*. Il tient en quatre pages très denses et s'ouvre sur l'évocation d'une conversation avec Aldous Huxley, dont le « meilleur des mondes » ultra-technique était pourtant tout à la fois l'antithèse du « *flower power* » et le modèle du « *summer of love* » de l'été 1967 : des bébés fabriqués à la chaîne, de la drogue pour tous, et la liberté sexuelle comme moyen de garantir la stabilité politique et d'apaiser la société de toutes ses tensions. Le conférencier évoque déjà,

31 Jean Hugo, *Carnets. 1946-1984*, 32 *Ibid.*, p. 26.
Actes Sud, 1994, p. 115.

en décembre 1966, le refrain lancinant de « l'âge postchrétien » : « c'est devenu une mode aujourd'hui de dire que nous vivons, pour le meilleur ou le pire, à l'âge postchrétien³³ ». Il est certain qu'il vaut mieux tenir pour mort ce que l'on croit enterrer. Mais la conférence entend replacer dans la longue perspective historique les racines de la crise écologique : l'énergie hydraulique, les inventions technologiques du Moyen Âge, le passage de l'araire à la charrue avec son soc horizontal pour découper la terre et son versoir pour la retourner... Pour Lynn T. White, dans l'Occident chrétien, c'est à un moment du IX^e siècle que l'homme est devenu « l'exploiteur de la nature », par une technique d'une « brutalité » inouïe. Dans le nord de l'Europe, c'est aussi le moment de la victoire du christianisme contre le paganisme. Adieu les sources et chênes sacrés, adieu les divinités immanentes à la nature. « En détruisant l'animisme païen, le christianisme a permis l'exploitation de la nature dans un climat d'indifférence à l'égard de la sensibilité des objets naturels. [...] Les vieilles inhibitions envers l'exploitation de la nature s'effondrèrent³⁴ ». La conférence s'achève – et c'est là l'élément le plus problématique – sur les conséquences que Lynn T. White croit pouvoir tirer de ses analyses. Les conclusions sont « désagréables pour de nombreux chrétiens », puisque le christianisme, « la religion la plus anthropocentrique que le monde ait connue³⁵ », porte « une lourde part de responsabilité » dans la crise écologique³⁶ ; les missionnaires ont brûlé les « bosquets sacrés » ; malgré Copernic, malgré Darwin, l'homme chrétien continue de se penser comme supérieur à la nature. L'homme est devenu Dieu ; il se prend pour Dieu ; il « exploite la nature pour ses propres fins » selon la mission qu'il a reçue de Dieu. Quelles sont les solutions proposées par Lynn T. White ? Sa première recommandation est de devenir *hippies* ou *beatniks* qui sont les seuls « vrais révolutionnaires » et qui seuls « montrent une saine disposition dans leurs affinités pour le bouddhisme zen et l'hindouisme » : ils « conçoivent les relations homme-nature d'une manière presque inverse à la conception chrétienne³⁷ ». Mais prudent dans sa recommandation, Lynn T. White doute que cette solution soit viable « chez nous ».

Florian
Michel

La seconde solution, qui est en fait proche parente de la première, est de réinventer la figure de saint François d'Assise, le saint patron des *hippies* et de la ville de San Francisco. Saint François était un « gauchiste », un « hérétique », un « démocrate », un « égalitariste³⁸ » qui a échoué, mais dont il importe de reprendre le flambeau. L'« arrogance chrétienne envers la nature » est la cause de la crise écologique ; seul un « remède religieux » permettra de repenser la fraternité et l'égalité de

33 Lynn T. WHITE, *Les racines historiques de notre crise écologique*, Paris, PUF, 2019, p. 36. Texte traduit de l'anglais par Jacques Grinevald ; édition établie, présentée et commentée par Dominique Bourg.

34 *Ibid.*, p. 39.

35 *Ibid.*, p. 38.

36 *Ibid.*, p. 44.

37 *Ibid.*, p. 45.

38 *Ibid.*, pp. 46-49.

l'homme et de la nature. Lynn T. White achève sa conférence par cette formule : « La conscience profondément religieuse, bien qu'hérétique, que possédaient les premiers franciscains de l'autonomie spirituelle de toutes les parties de la nature pourrait nous suggérer une direction. Je propose François d'Assise comme saint patron des écologistes. »

Qu'un historien, même médiéviste, soit victime d'une sorte de présentisme n'est pas en soi un sujet d'étonnement. Les réappropriations de la figure de saint François dans la Californie de la fin des années 1960 seraient en soi un sujet d'étude assez fascinant ; il faudrait reprendre ligne à ligne, par exemple, les analyses d'Harvey Cox développées en janvier 1968 dans son article « *God and the hippies* » pour la revue *Playboy*³⁹. Pour le théologien de la « cité séculière » et de la « fête des fous », François d'Assise est le modèle de la contestation pour la jeunesse : cheveux longs, refus de la richesse, pieds nus, méfiance à l'égard de la culture livresque, prêchant le panthéisme aux oiseaux... Les *hippies*, explique-t-il, dénoncent dans le christianisme cette « domination de la nature » et la « reconstruction de la terre pour la Cité de Dieu » ; pour eux, la théologie occidentale a été « activiste, extravertie, compétitive », alors que les « religions orientales » sont plus respectueuses de l'intériorité de la personne.

Thème

Les contradictions de cette théologie sauvage de saint François se donnent à voir d'elles-mêmes. Il n'est pas utile d'y insister sans doute. Le point important, me semble-t-il, est que la mémoire des militances écologiques s'origine dans les contestations de « 68 », sans voir ni ce qui les précède ni, naturellement, les limites intrinsèques des analyses ainsi posées. Lynn White, comme Harvey Cox, prend pour le christianisme occidental ce qui est sans doute avant tout un phénomène américain, avant de devenir l'un des traits de la modernité mécanique. Cet abus, cet irrespect de la nature est né, selon la remarque d'un auteur critique de Lynn T. White, non pas du sein d'une société chrétienne, mais au contraire, « dans une société déchristianisée, qui a perdu le respect des œuvres de Dieu et l'espérance d'un salut cosmique englobant toutes les créatures⁴⁰ ».

Ces mots sont ceux d'Hélène et Jean Bastaire. En 2004, leur opuscule intitulé *Pour une écologie chrétienne* est préfacé par trois évêques, Mgr Olivier de Berranger, Mgr Jean-Louis Brugues et Mgr Michel

39 Harvey Cox, « *God and the hippies* », *Playboy*, janvier 1968, pp. 93-94, pp. 206-210.

40 Hélène et Jean BASTAIRE, *Pour une écologie chrétienne*, Paris, Cerf, 2004, p. 16. Entre avril 1977 (n°10) et juillet-août 2007 (n°192), Jean Bastaire a publié huit contributions pour la revue *Communio* : sur son itinéraire « de l'Inde au Christ » (n°78), sur le bouddhisme (n°103), sur « le

bon usage de la catastrophe (n°96), sur la raison (« Chrétiens ou crétiens ? », n°100), sur « la joie pascale » (n°174), ainsi que des réflexions poétiques sur l'innocence (n°10) et sur « le présent éternel » (n°192). Son article d'octobre 1989 (n°85) illustre son refus de la vaine dialectique entre le « progressisme » et le « conservatisme » appliquée au christianisme.

Dubost. « Petit par la taille, grand par la perspective », soulignent les évêques, ce volume s'inscrit dans le travail propre d'Hélène et Jean Bastaire – ils avaient déjà publié un premier volume en 1996 intitulé *Le Chant des créatures*. L'opuscule relit tous les auteurs chrétiens, théologiens ou poètes, à la lumière de cette question du respect et du salut de la création. Non seulement saint François n'était pas « hérétique » et exprimait la parfaite orthodoxie du christianisme mais, explique Jean Bastaire, c'est « le mépris de la création et l'exploitation égoïste des ressources naturelles » qui est une hérésie du christianisme. Les points de vue sont renversés. Ce que L. White tenait pour l'essence même du christianisme est pour Jean Bastaire son travestissement dans le péché. À l'appui de sa thèse, Jean Bastaire cite Claudel et Péguy, Dostoïevski et Berdiaev, saint Jean et la Genèse, le Livre de la Sagesse et les Psaumes, saint Matthieu, sur la « beauté des lys », et saint Marc – qui note qu'au désert « Jésus était avec les bêtes sauvages » et qui rapporte la parole du Christ : « Proclamez l'évangile à toutes les créatures » (Marc 16, 15) – saint Paul et l'Apocalypse, Irénée de Lyon et Isaac le Syrien, saint Maxime le Confesseur, sainte Gertrude d' Helfta et Mgr Charles Gay. « Toutes les créatures ont été faites par le Verbe », explique saint Jean, quand Claudel chante « l'immense octave de la création ». « La tradition chrétienne a toujours maintenu l'excellence de la création, jugée dès l'origine comme "bonne" et même "très bonne"⁴¹ ». Jean Bastaire montre combien la figure de François parlant aux oiseaux est précédée d'un cortège de saints parlant aux lions, aux ânes, aux ours, aux poissons, aux biches, aux chiens de chasse, pour les dissuader de poursuivre un gibier. Saint Colomban est l'ami des écureuils ; sainte Brigitte caresse les canards ; saint Gall fraternise avec un ours. Isaac de Ninive, moine syriaque, évoque le « charisme de réconciliation universelle » et la compassion naturelle pour les hommes, les oiseaux, les bêtes, etc. « La nature n'est pas notre mère, c'est notre sœur, et même une sœur cadette, une petite sœur, une sœur dansante », avance Chesterton, dans *Orthodoxie*, que cite Paul Claudel⁴². Claudel, encore, dans une lettre de 1908 : « La Création tout entière, du séraphin au minéral, est homogène et reliée dans toutes ses parties par le lien de la charité ». Ou encore dans la veine de l'Ève de Péguy : « On oublie trop que l'univers, c'est la création, et le respect non moins que la charité doit s'étendre à toute créature ». Si le respect est passif, la charité est active et elle concerne toutes les créatures. Jean Bastaire a des pages fortes sur le « christianisme dénaturé » et sur les chrétiens qui « ont limité leur pitié au seul profit de leurs semblables⁴³ », et conclut, en des termes neufs, sur la « compassion écologique » qui doit être plus forte que le désir de « sauvetage de la création » pour aller jusqu'au « salut de l'uni-

Florian
Michel

41 Hélène et Jean BASTAIRE, *op. cit.*, 2004, p. 31.

42 *Ibid.*, p. 73.

43 *Ibid.*, 2004, p. 80.

vers », de sorte que malgré les blessures infligées par l'homme et grâce à une révolution du for intime, toutes les créatures puissent chanter la gloire du Père. L'influence de Jean Bastaire est à la fois remarquable et contestée. Il laisse son nom à une « chaire Jean Bastaire d'écologie intégrale », à l'Université catholique de Lyon, fondée par Fabien Revol. En sens contraire, le refus de recevoir les remarques de Jean Bastaire est particulièrement frappant sous la plume de Dominique Bourg :

Bien que fondée sur le plan des textes, écrit ce dernier, la critique de Jean Bastaire manque pourtant sa cible. Lynn White ne se situe pas sur le plan de la vérité exégétique ou théologique. Il pointe l'émergence historique d'une interprétation culturelle, non point savante, mais largement diffuse dans la population et entée sur des comportements, sur l'évolution des sciences et des techniques. Le redressement opéré par Jean Bastaire n'y change rien⁴⁴.

Autrement dit, et apprécions la remarque de Dominique Bourg, l'historien Lynn White a peut-être raison sur le plan des représentations et des mentalités, même s'il a tort sur le plan théorique ; Jean Bastaire a raison sur le plan théorique, même si son témoignage, qui redonne vie à une tradition chrétienne minoritaire, ne renverse pas le fait historique de l'exploitation de la nature au temps de la modernité sous couverture chrétienne. Mais au fond, cela ne fait nulle différence puisque Lynn White publie dans *Science*, qu'il rencontre la conviction de toute une génération très marquée sur le plan culturel et politique, et que cela *suffit* en conséquence pour aujourd'hui. Le débat est loin d'être clos cependant sur la responsabilité du christianisme dans la crise écologique. Une histoire de la domination chrétienne occidentale à travers les représentations et les pratiques a sans doute fourni davantage de volumes que les apologies de l'écologie chrétienne à travers les âges, même si la liturgie proclame tous les jours que les cieux et la terre sont pleins de la gloire de Dieu. C'est qu'il manque précisément une théologie populaire du « *Pleni sunt caeli et terra gloria tua* ». Falk van Gaver a raison de souligner qu'« il convient avant tout, chrétien ou non, d'être honnête et modeste à ce sujet⁴⁵ ». En novembre 1979, lorsque Jean-Paul II nomme saint François patron céleste des écologistes⁴⁶, il semble entendre la suggestion de Lynn White, pour les mêmes raisons pratiques, mais sur un autre fondement théorique, et orthodoxe.

Que l'on me permette, pour conclure, deux remarques très sommaires. De Lanza del Vasto à Jean Bastaire, pour ne rien dire de toutes les communautés de la famille franciscaine, il y a au xx^e siècle une tra-

Thème

44 *Ibid.*, 2004, p. 61.

45 Falk van Gaver, courriel à l'auteur, 19

août 2020.

46 Voir : <http://tiny.cc/inter-sanctos> 

dition vivante de la spiritualité chrétienne, avec un fort coefficient pratique et communautaire, marginal, minoritaire et prophétique, mystique et cosmique, où le christianisme est profondément marqué par le respect de la Création et par un désir de révéler le salut donné en Jésus Christ à toutes les créatures, pour lesquelles l'homme doit exercer sa charité responsable⁴⁷. De Lynn White à Dominique Bourg et à ses actualités politiques, on semble tenir, en sens contraire, le christianisme anthropocentrique pour la cause par excellence de la dérégulation planétaire. Les deux chemins ainsi décrits, l'un ancien et peu fréquenté sans doute, l'autre plus récent et plus peuplé, se croisent à peine. Les deux représentations de l'histoire de la crise écologique sont inconciliables : pour les uns, la cause en est la modernité irréligieuse ; pour les autres, c'est la conception chrétienne de l'homme. En ce sens, les débats autour de l'écologie intégrale, dans ses perspectives, ses limites, ses cohérences ne cesseront sans doute pas de sitôt. Il est à parier, et à craindre puisque cela affaiblit une cause louable par elle-même, que les tenants politiques de l'écologie continuent de ne pas voir le paradoxe à ne pas appliquer à l'humain les principes qu'ils défendent pour l'environnement.

Deuxième remarque, plus politique. Les chrétiens engagés en politique dans les militantismes écologiques sont parfois identifiés comme chrétiens, sans, le plus souvent, *mutatis mutandis*, être engagés en tant que chrétiens, au nom de leur foi. Dans nos sociétés sécularisées, ils rejoignent ou sont rejoints, en masse, par des militants très éloignés de l'Église. La tribune parue dans *Le Monde* en juillet 2018 le signifiait de manière explicite : « L'écologie intégrale est chez les nombreux (même s'ils sont discrets) chrétiens engagés à Notre Dame des Landes, dans les villages d'Alternatiba ou pour d'autres causes environnementales. » Cet engagement dans la *discretion*, sur le modèle évangélique du ferment dans la pâte, est en fait doublement minoritaire. Minoritaire dans l'Église, dont les fidèles sont majoritairement de droite, élections après élections, même si la conscience écologique se déploie en profondeur dans les masses catholiques... non sans inquiéter les agriculteurs chrétiens. Et plus encore minoritaire dans les divers partis de gauche,

Florian
Michel

47 Falk van Gaver insiste sur la situation « très largement minoritaire » de ce courant. Courriel à l'auteur, 19 août 2020, en lecture et commentaire du présent article : « Ancien disciple de Jean Bastaire et lecteur de toute son œuvre autour de l'écologie chrétienne, j'ai (comme lui l'avait) conscience que la tradition du christianisme cosmique et écologique, et fraternel envers toutes les créatures, notamment nos frères animaux, est et était très largement minoritaire dans l'Église catholique

et les autres confessions chrétiennes : il s'est toujours agi d'une minorité prophétique et mystique, souvent hérétique ou inquiétée en ce sens par les autorités des Églises et confessions chrétiennes, une minorité à la fois historique (sur les plans culturels, politiques et théologiques) - avec un redressement théorique-théologique très tardif et partiel (*Laudato si'*) et historique-culturel-politique encore plus tardif et partiel (l'anti-écologisme concret et le droitisme des catholiques, par exemple...)»

au mieux indifférents, mais plus généralement hostiles au fait chrétien, au nom des héritages des combats passés de la gauche marxiste, radical socialiste ou libertaire, contre les « curés », contre l'enseignement libre, pour l'avortement, l'euthanasie, etc. Inclus au sein de la deuxième gauche, elle-même fragile par rapport à la première gauche – mais tout cela existe-t-il encore aujourd'hui? –, absorbé dans des courants et des motions qui le dépassent, honnête et brave compagnon de route soucieux de *tendre la main* à tous les militants des luttes écologiques, le chrétien « écolo » se trouve donc en France, depuis les années 1970, sur un simple plan tactique, dans une position difficile et doublement marginale. Au sein de son Église, il trouve, en faveur de ses militances, des suggestions doctrinales et théologiques, qu'il ne peut guère partager dans la lumière, dans leur radicale exigence et dans leur intégralité auprès de ses compagnons d'armes.

Florian Michel, marié, père de quatre enfants, maître de conférences en histoire contemporaine à l'Université Paris 1 Panthéon Sorbonne, directeur du Centre Pierre Mendès France, vice-président du Cercle d'études Jacques et Raïssa Maritain, membre du comité de rédaction de la revue Nunc, auteur de plusieurs ouvrages, dont La pensée catholique en Amérique du Nord (DDB, 2010); Traduire la liturgie. Essai d'histoire (CLD, 2013); Diplomatie et religion (Publications de la Sorbonne, 2016); La chapelle vide. Entre sécularisation et laïcité impérative, itinéraire historien (CLD 2017); Étienne Gilson. Une biographie intellectuelle et politique (Vrin, 2018).

Thème

Compléments bibliographiques

● note 2. Olivier LANDRON, *Le catholicisme vert. Histoire des relations entre l'Église et la nature au xx^e siècle*, Paris, Cerf, 2008; Thomas MICHELET, *Les papes et l'écologie. De Vatican II à Laudato Si*, Artège, 2016; Fabien REVOL et Alain RICAUD, *Une encyclique pour une insurrection écologique des consciences*, Parole et Silence, 2015; Jean-Marie GUEULETTE et Fabien REVOL, *Avec les créatures. Pour une approche chrétienne de l'écologie*, Cerf, Paris 2015. Lire également Charlotte LUYCKX, « L'écologie intégrale: relier les approches, intégrer les enjeux, tisser une vision », *La pensée écologique*, avril 2020. URL: <http://tiny.cc/Luyckx> (consulté en août 2020).

● note 19. Dominique BOURG, *Scénarios de l'écologie*. Paris, Hachette, 1996; Dominique BOURG et Kerry WHITESIDE, *Vers une démocratie écologique*, Paris, Seuil, 2010; Dominique Bourg et Philippe Roch (dir.), *Crise écologique, crise des valeurs?*, Genève, Labor et Fides, 2010; Dominique BOURG, *La pensée écologique. Une anthologie*, Paris, PUF, 2014; Dominique BOURG,

Christian ARNSPERGER, *Écologie intégrale. Pour une société permacirculaire*, Paris, PUF, 2017.

● note 20. Dominique BOURG, *Transcendance et discours: essai sur la nomination paradoxale de Dieu*, Paris, Le Cerf, «Cogitatio Fidei», 1985, 166 p. Dominique Bourg (dir.), *L'Être et Dieu*, [colloque de Strasbourg, mai 1985, organisé par le Centre d'études et de recherches interdisciplinaires en théologie], préface d'Henri-Bernard Vergote, Paris, Le Cerf, 1986, 252 p. Dominique Bourg et Antoine Lion (dir.), *La Bible en philosophie: approches contemporaines*, colloque de L'Arbresle, 30 avril-1^{er} mai 1990, organisé par le Centre Thomas-More, Paris, Le Cerf, 1993.